

« Le bonheur de Jean-Jacques »

Fabien Rodhain – Novembre 2010

Jean-Jacques salua son patron, puis sortit en refermant lentement la porte derrière lui. Il pensait ainsi cacher sa joie, mais son humeur était si palpable que l'assistante de direction se demanda quelle mouche avait bien pu le piquer.

Excité comme une puce, il était vraiment content que l'heure lui permît de rentrer immédiatement chez lui, bien plus tôt que d'habitude et néanmoins décevant.

Tout en chantant à tue-tête au volant de sa voiture, une Mégane d'occasion récente, il fit un détour par la supérette du quartier. Il se gara en double file et après avoir claqué la portière, fit plusieurs sauts de cabri sur le trottoir. Plusieurs passants s'interrogèrent à sa vue.

« eh bien mon jeune ami, cela fait plaisir de voir un homme heureux ! », lui dit une vieille femme en le croisant.

« Oh, que oui ! » répondit-il en s'engageant, décidé, dans le magasin.

Il héla une employée, qui préparait une tête de gondole d'avant-fête avec des bouteilles de vin, essentiellement des *Bordeaux* rouges et des liquoreux.

« Excusez-moi Madame, je suis très pressé, vous avez du Champagne, je suppose ? Pourriez-vous... tout au bout, puis à droite ? D'accord, merci, bonne soirée ! »

Toujours aussi guilleret, sifflant en slalomant entre les caddies, il traversa les rayons, choisit une bouteille de *Mumm* sans en regarder le prix, lui qui d'ordinaire se limitait au crémant. De bonne qualité, d'Alsace ou de Bourgogne, mais tout de même du crémant.

Où se diriger : vers la « caisse rapide », six articles maximum par personne mais assez chargée, ou celle d'à côté, une seule cliente avec un caddie rempli à craquer ? Il opta pour la seconde, et adopta sa tactique habituelle en pareille circonstance : une fois placé derrière la femme, toute en rondeurs et à l'air affable, il regarda à plusieurs reprises sa montre, l'air nerveux et inquiet, tout en marmonnant comme pour lui-même : « oh, là là ! ». La femme se retourna : « vous avez l'air pressé... vous n'avez qu'un article ? Voulez-vous passer devant moi ? »

- C'est très gentil de votre part, mais je ne voudrais pas...
- Je vous en prie, c'est moi qui vous le propose !
- Merci, c'est vraiment très aimable.
- Oh ! Ce n'est rien, une minute de plus ou de moins, cela ne changera pas ma journée !

Jean-Jacques avança, la joie au visage. Quelle belle journée, décidément, tout lui souriait !

A peine franchie la porte de la supérette, il déverrouilla sa voiture sans prêter attention au paquet posé sur sa droite, contre le mur. Il entendit vaguement une phrase que censura son esprit, par automatisme. Il ouvrit la portière et engagea son corps dans le véhicule, lorsqu'il entendit à nouveau, plus faiblement cette fois, comme une plainte traînante : « s'il vous plaît... c'est pour manger ». Alors il tourna la tête vers la gauche, et vit que le tas assez informe était constitué d'un clochard, d'un vieux chien bâtard au poil hirsute

qui lui tenait compagnie, d'une couverture peu ragoûtante qui leur permettait de survivre dans le froid de décembre et d'une soucoupe de tassé à café, minuscule mais sans doute suffisante pour recueillir leur gain de la journée.

Comme d'habitude, Jean-Jacques ignora la supplication du vieux et celle, plus forte et plus insistante, de sa propre conscience. Il s'installa au volant et démarra puis, pris d'un remords, il sortit son porte-monnaie et alla donner au clochard une pièce de deux euros ainsi que toutes celles de quelques cents qui y traînaient.

- Merci, fit le vieux en secouant misérablement sa pauvre tête, ouvrant à peine les yeux.
- De rien ! répondit Jean-Jacques, avant d'ajouter pour lui-même, en relâchant l'embrayage : *c'est mon jour, je peux bien partager un peu !*

*

« Alors papa, c'est pourquoi, ce Champagne ? » demanda la fille aînée de Jean-Jacques. « Oui mon chéri, quand te décideras-tu à lever le secret, on va le savoir ou non ? » surenchérit Isabelle, son épouse.

- Minute, on va porter un toast. Mais d'abord, j'aimerais écouter les enfants pour savoir comment s'est passée leur semaine.

Tous les autres se regardèrent, interloqués. Leur père qui leur demandait de raconter leur semaine, dès le vendredi soir ? Pour lui, qui d'ordinaire rentrait fourbu, souvent énervé, à une heure où toute la famille était déjà couchée, voilà qui était assez inhabituel...

Il les écouta avec attention, en pensant qu'il devait partager ce bonheur qu'il ressentait.

Puis, enfin, il leva son verre, imité par sa femme et ses enfants, et annonça très sérieusement : « vous vous rappelez que j'ai accédé à un nouveau poste dans mon entreprise, il y a six mois ? Mais si, vous savez, c'est à cause de lui que j'ai dû travailler énormément, ces derniers temps... Mais non, Marine, ce n'était pas pareil avant, tu exagères, comme toujours ! Oui Lucas, tu as raison : ce qui me faisait rager avant, c'était que je n'avais pratiquement pas été augmenté, alors que mon périmètre de responsabilité, lui, avait largement évolué ! Eh bien, tenez-vous bien : mon patron vient de m'annoncer qu'il m'augmente de dix pour cent ! Dix pour cent, vous vous rendez compte de ce que cela veut dire, surtout dans la période actuelle ? *Que tu pourras t'acheter une paire de nouvelles Converse ? Pourquoi pas, Marine... Qu'on va se faire un ciné ce week-end ? On verra... Qu'on va se payer un coupé cabriolet ? Non mais... tu te sens bien, Lucas ? D'accord Carrie, ne pleure pas, je t'offrirai des chaussettes Hello Kitty...* Dites, vous avez bientôt fini de me pousser à dépenser dans tous les sens ? Comment ça, ça sert à quoi l'argent, si ce n'est pas pour être craqué ? Vous croyez que je le trouve sous le sabot d'un cheval ? Papa bosse dur pour le gagner, cet argent ! Bon, on le boit, ce verre ? »

*

Jean-Jacques entra dans la chambre, et pensa « génial » en voyant que sa femme achevait de se déshabiller. Il se colla contre elle, les bulles de Champagne se mêlant à son euphorie pour lui donner envie de posséder le monde entier. Rien ne pouvait lui résister. Il l'embrassa fougusement et la fit basculer sur

le lit, tout en déboutonnant sa propre chemise, d'une main. Il stoppa son action et se releva, assailli par un doute.

- Que se passe-t-il, tu n'as pratiquement aucune réaction... tu n'es pas en forme ? As-tu passé une mauvaise journée ?
- Non, ça va.
- Mais ?
- Mais rien.
- Comment ça, *mais rien*... Je te connais ! Qu'est-ce qui te dérange ?
- Rien, je te dis !
- Bien sûr que si ! Tu n'es pas contente pour moi ? Que dis-je, pour moi... Pour nous ?
- Mais si, naturellement ! C'est juste que...
- Que ?
- Mais non, laisse tomber, ce n'est pas important...
- Pas important, tu parles... Enfin j'obtiens ce que j'attends, que dis-je, ce que je mérite depuis des années, je suis heureux, et toi...
- Heureux, heureux... c'est justement ça qui...
- Ah oui, ça y est, je vois ! Tu vas me ressortir ta théorie : l'argent ne peut pas faire le bonheur, le vrai... le bonheur ça doit venir de l'intérieur, c'est ça ? Eh bien moi pourtant, je te dis que je me sens heureux... vraiment heureux ! Je le sais, quand même ! Toi, pour te sentir bien, je ne t'empêche pas d'aller voir ta psy ou de faire tes méditations bouddhistes, pas vrai ? Eh bien ton mari, il est désolé de ne pas être le Dalaï-lama, mais il est heureux, le Jean-Jacques. Heureux d'être dans la vraie vie, d'avoir un bon boulot, et surtout de gagner plus. Chacun son truc !
- Mais oui mon chéri, ce n'est rien... allez, viens...

Légèrement prise de remords, elle l'attira à nouveau contre elle. Comme d'habitude en pareil cas, Jean-Jacques n'eut pas la force de résister comme il l'aurait voulu, histoire de manifester son désaccord.

*

« Et les affaires, ça marche, dans ton secteur ? » demanda Jean-Jacques à Marc, son beau-frère. Ils étaient seuls dans la cuisine, préparant digestifs et tisane, pendant que les femmes s'installaient au salon pour terminer la soirée. Ils avaient partagé un très agréable dîner.

- Bof, vraiment pas terrible... Tu sais, dans le secteur des transports, en ce moment, on ramasse ! Le patron vient même de demander aux managers d'accepter une diminution de salaire...
- Ah oui ? Et qu'as-tu répondu ?
- J'ai accepté, bien sûr ! que voulais-tu que je fasse d'autre... J'aime bien cette société, j'occupe un poste assez inespéré, que je n'aurais pas forcément ailleurs, alors j'estime que c'est un effort nécessaire ! Il y aura des jours meilleurs... En tout cas, j'espère...
- Je suis vraiment intrigué : si ce n'est pas indiscret, il t'a baissé ton salaire de combien ?
- Dix pour cent.

- Hein ? Mais c'est énorme !
- C'est vrai, mais tu sais, ce n'est pas le plus important pour moi ! Et puis, j'ai fait mes calculs : je peux le supporter, et je continuerai même à bien vivre. Je préfère cela que de tout perdre ou de me retrouver au chômage, même indemnisé... normal, non ? Alors je regarde ce qu'il va me rester, plutôt que ce que je vais perdre... voilà tout !
- Ouais, enfin... à ton niveau de salaire, ça va être dur... enfin, j'imagine !
- Soyons honnêtes : je ne suis pas à plaindre ! J'étais vraiment à l'aise avant, je serai encore plutôt bien, après !

Depuis le début de la discussion, un sentiment désagréable avait gagné Jean-Jacques, montant crescendo, sans qu'il s'en rendît réellement compte.

- Excuse ma curiosité, je sais que cela ne se fait pas... mais je ne résiste pas à la tentation de te demander... tu comprends, je me fais du souci pour toi... en fait, tu gagnes combien ? Bien sûr, ne me le dis pas, si cela te gêne...

Marc répondit sans se faire prier, en précisant qu'il n'avait pas de tabou sur le sujet. Il remarqua que Jean-Jacques avait froncé les sourcils.

- Que se passe-t-il ? Tu as l'air... comment dire... contrarié.
- Non, c'est juste que... pour ma part, j'ai été augmenté hier...
- Et tu t'en veux, tu culpabilises par rapport à moi, c'est ça ? Mais il n'y a pas de rapport ! Tu as été augmenté, moi diminué... ainsi va la vie ! Bon, on va rejoindre les femmes ?

Marc sortit, en portant le plateau chargé des boissons. Jean-Jacques se regarda dans un miroir, et marmonna : « il gagne plus que moi, même après sa diminution... dans une pauvre boîte de transports ! Je n'en reviens pas... ». Il se força à paraître jovial, durant le reste de la soirée.

*

Le lendemain, dimanche, Isabelle prit la résolution de se rattraper du peu d'intérêt qu'elle avait manifesté pour cette évolution salariale, si chère à son mari. Après tout, s'il en ressentait une telle joie, si c'était pour lui le bonheur, tant mieux ! N'avait-elle pas appris, au cours de son propre cheminement personnel, à respecter les références, la vérité de chacun ? Était-il simplement décent qu'elle arrivât à offrir cette qualité d'ouverture à ses connaissances, et non à son propre compagnon de vie ?

Après avoir pris leur petit déjeuner, elle lui demanda :

- « Alors mon chéri, que va te permettre de faire ce nouveau salaire ? As-tu déjà des idées ?
- Non... mais voilà que le sujet t'intéresse, maintenant ? Répondit-il en bougonnant.
- Oui, quand même ! Je n'ai jamais prétendu que l'argent n'était pas important...
- ... sais pas... m'en fous...
- Ah, carrément ?
- Oui. J'y ai bien réfléchi, qu'est-ce que cela change, finalement ? A partir de lundi, je gagnerai plus. Mais déjà maintenant, je gagne au moins deux fois plus qu'il y a dix ans... et alors ? Je ne trouve pas qu'on soit vraiment à l'aise. Alors que je le voudrais. Le serons-nous davantage demain ? Pas

vraiment. Serons-nous vraiment à l'aise un jour ? Je n'en suis pas sûr. Qu'est-ce que mon nouveau salaire va nous permettre de faire de plus ? Pas de rembourser le crédit de la maison, pas de partir en vacances où je le voudrais, peut-être même pas de changer ta vieille voiture...

- Mais je ne le voudrais pas ! Je suis bien contente, avec ma vieille titine !
- Ouais, c'est bien le problème... mais tu trouves vraiment qu'elle est en phase avec mes aspirations, ton épave ? De toute façon, tu es tout le temps contente, tu te satisfais de bien peu... mais pas moi : pourquoi nous, on n'aurait pas droit à la grande vie, hein, pourquoi ?
- Mais notre vie... elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase.
- Je sais, elle est parfaite comme elle est, j'ai compris ! Bon excuse-moi, mais je vais aller bricoler un peu.
- ... je l'aime, notre vie ! » Après avoir terminé sa phrase dans un soupir, Isabelle entendit les pas de son mari, descendant dans son atelier dans lequel il passerait le plus clair de sa journée.

*

Lorsqu'elle vit arriver Jean-Jacques le lundi matin, l'assistante de direction fut frappée par le contraste avec son humeur du vendredi soir. *A mon avis, lui, il s'est engueulé avec sa femme ce week-end... ou simplement, elle n'a pas voulu... Ah ! Les hommes...*

*

- « Tu as passé une bonne journée, mon chéri ? demanda Isabelle à l'arrivée de son mari, le lundi soir.
- Correcte... et il m'est arrivé un drôle de truc.
- Ah ?
- Oui, vraiment curieux. Ecoute : tu sais que je n'étais pas bien en forme, je me suis vraiment pris la tête avec cette histoire d'augmentation, ce week-end... je me suis même mis à jalouser Marc, t'imagines ? eh bien, figure-toi que j'ai reçu un mail complètement à propos, qui dit qu'il n'est pas possible d'être satisfait tant qu'on reste dans cette spirale du *toujours plus*. Etonnant, non ? Oui, je vois bien ton petit sourire... je sais ce que tu penses : que cela revient à ce que tu me soutiens tout le temps... ok, admettons, même si c'est différent... c'est vraiment fouillé et argumenté ! Bref, cet article est bien tombé, et je l'ai lu entre midi et deux, en mangeant un sandwich. Tiens, prends, je te l'ai imprimé. C'est envoyé à partir d'une adresse « *évolution perso et pro* », à moins que ce ne soit l'inverse. Je ne sais pas comment je me suis retrouvé dans la liste de diffusion de ces gens, mais cela fait deux ou trois fois qu'ils m'envoient des trucs plutôt sympas.

En tendant la feuille de papier à sa femme, Jean-Jacques, qui s'était mépris sur la raison de son sourire, ne remarqua pas que l'ordinateur, derrière lui, était allumé. L'écran affichait la boîte « courriers envoyés » d'une certaine adresse *evolution-perso-et-pro@gmail.com*.

Fin... de l'épisode.

Au sujet de l'article reçu par Jean-Jacques

Il traite du « toujours plus », un des piliers de notre société de consommation (ou pour être plus précis, de notre société du *jetable*). Il montre que ce cercle infernal est forcément sans fin : en effet, contrairement à ce que l'on pourrait penser, contrairement surtout au simple bon sens, ce qui intéresse la plupart des gens n'est pas ce qu'ils gagnent.

Passé un certain niveau de salaire (celui qui permet d'avoir un toit et de répondre à ses autres besoins essentiels), la source de la motivation liée à l'argent réside dans deux points qui tiennent à la **valeur relative** de l'argent, et non à sa valeur absolue :

- La vision de **ce que je pourrais espérer gagner en plus** : parfois, je vais y accéder en partie (par exemple suite à une augmentation de salaire), et je vais l'apprécier... **pendant quelque temps seulement !** Car c'est un cercle vicieux : une fois le nouveau gain devenu habituel, « normal », l'aspiration à davantage revient à la charge...

- La **comparaison avec l'autre** : son collègue, son patron, son voisin, son beau-frère... deuxième cercle vicieux, puisqu'il existera toujours des personnes plus riches que moi, quoi que je fasse !

Toutes les études montrent cet état de fait, qui permet d'affirmer clairement que l'argent ne fait pas le bonheur.

Voici sans doute une des raisons pour lesquelles tant de personnes sont malheureuses dans les pays les plus riches du monde. Ceux-ci ont bâti de bien belles choses, mais ont au fil du temps imposé le mensonge que dénonce Alain Souchon (*) : « on nous fait croire... que le bonheur c'est d'avoir... d'en avoir plein nos armoires... dérision de nous, dérisoire ».

Voir « le verre à moitié plein » serait tellement plus bénéfique, ainsi que... trouver le bonheur en soi, plutôt qu'à l'extérieur ! Sans parler de la planète, qui crie « stop ! » et même du système économique, qui nous montre à présent ses limites...

A suivre...